

Le voyage à Spa de la famille d'Orléans (été 1787). Journaux et mémoires de Louis-Philippe, de Mme de Genlis et de Charles Gardeur-Lebrun¹

Isabelle Havelange
Institut d'histoire moderne et contemporaine
(CNRS-ENS-Paris 1 Panthéon-Sorbonne)

Pendant l'été 1787, le duc Louis-Philippe d'Orléans (futur Philippe-Égalité)², sa femme³ et leurs quatre enfants⁴ se retrouvent pour deux mois dans la station thermale de Spa, petite ville de la Belgique actuelle alors située dans la principauté ecclésiastique de Liège⁵. Il s'agit là d'un lieu de sociabilité à la renommée internationale, qui accueille (notamment) les aristocraties de cour de toute l'Europe. Le voyage est fastueux : la famille d'Orléans est accompagnée d'une cour de cent cinquante personnes. Le personnel lié à l'éducation des princes s'est également déplacé : il est sous l'autorité du « gouverneur » qui, en rupture avec toutes les traditions, est alors une femme, la talentueuse et controversée comtesse de Genlis (1746-1830), marquise de Sillery depuis peu⁶.

Une étude a été publiée en 2013 sur ce voyage, centrée sur le séjour des jeunes princes⁷. Dans la foulée de ce travail, deux sources primordiales ont été éditées en 2016⁸ : le journal de voyage de l'élève Louis-Philippe d'abord⁹. Ensuite le récit du même séjour par le sous-gouverneur Charles Gardeur-Lebrun¹⁰, inséré dans son *Journal de l'éducation des princes*. L'un et l'autre de ces journaux ont été rédigés sous l'égide de Mme de Genlis. Cette grande polygraphe avait en effet organisé autour de l'éducation des enfants d'Orléans un véritable atelier d'écriture où elle-même tenait une place centrale. Cette activité est l'une des particularités de l'extraordinaire empire pédagogique qu'elle avait édifié depuis dix ans.

UNE ÉDUCATION PRINCIÈRE HORS NORME

Mme de Genlis

Grâce à l'entremise de sa tante Mme de Montesson, épouse morganatique du duc d'Orléans père (1725-1785), la comtesse de Genlis était entrée au Palais-Royal en 1772

¹ À cet article sont jointes des illustrations, partagées en quatre carnets. Voir la "Table des Illustrations".

² Louis-Philippe-Joseph, duc de Chartres puis d'Orléans (1747-1793).

³ Louise-Marie-Adélaïde de Bourbon-Penthièvre, duchesse de Chartres puis d'Orléans (1753-1821).

⁴ De l'aîné au cadet : Louis-Philippe, duc de Chartres (1773-1850), Antoine, duc de Montpensier (1775-1807), Adélaïde, duchesse d'Orléans (1777-1847) et enfin Louis, comte de Beaujolais (1779-1808).

⁵ Située entre la France, l'Allemagne et les Pays-Bas, la principauté épiscopale de Liège était un état du Saint-Empire romain germanique, compris dans le cercle de Westphalie, ayant pour capitale la ville de Liège.

⁶ Elle restera marquise de 1785 à 1791. Voir figure n° 3 (Illustrations, Carnet I).

⁷ Havelange (Isabelle), « Madame de Genlis ou la pédagogie aux bains », in Droixhe (Daniel), *Spa, carrefour de l'Europe. Les hôtes de la cité thermale au XVIII^e siècle*. Actes du colloque de Spa, 25-26 septembre 2011, Paris, Hermann, 2013, p. 163-182.

⁸ Louis-Philippe d'Orléans et Charles Gardeur-Lebrun, *Journaux de voyage et d'éducation - Spa, été 1787*. Édition d'Isabelle Havelange. Préface de Dominique Julia. Paris, Classiques Garnier, 2016, 199 p. (Coll. Correspondances et mémoires).

⁹ Voir figure n° 1 (Illustrations, Carnet I).

¹⁰ 1744-1801. Voir figure n° 2 (Illustrations, Carnet I).

comme « dame de compagnie » de la duchesse de Chartres, tandis que son mari, le comte de Genlis, était nommé capitaine des gardes du duc de Chartres (celui-ci deviendra d'Orléans en 1785, à la mort de son père). Dès son arrivée au Palais-Royal, la nouvelle dame de compagnie avait entamé une liaison passionnée avec le duc. Son influence s'était dès lors affirmée comme majeure auprès de chacun des membres du couple princier. En 1777, elle avait quitté son rôle de dame de compagnie pour se voir confier l'éducation des filles jumelles du duc et de la duchesse de Chartres, dont seule survivra Adélaïde. En 1782, elle était parvenue à se faire nommer « gouverneur »¹¹ de tous les enfants d'Orléans, non seulement de la princesse survivante mais aussi des trois garçons, Chartres, Montpensier et Beaujolais. Cette nomination qui renversait tous les usages était un défi au sens commun et faisait scandale. L'innovation était triple : il était alors inconcevable qu'une femme dirige une éducation princière. Ensuite, il était surprenant de réunir en une même personne les charges de gouverneur et de précepteur, ordinairement distinctes. Une troisième nouveauté résidait dans le fait d'éduquer ensemble filles et garçons. D'inspiration politique dissidente par rapport à la tradition monarchique, la pédagogie genlisienne entendait se caractériser par l'étendue encyclopédique de ses programmes intellectuels, par la rudesse spartiate de sa discipline physique et par la variété de ses exercices pratiques.

Cette « exception pédagogique », menée dans une époque fascinée par les questions d'éducation, n'a pu se réaliser que parce que l'aîné des élèves, Louis-Philippe n'avait alors que peu de chance d'accéder au trône de France. Il n'en était pas moins le futur chef de la Maison d'Orléans, premier prince du sang, héritier du titre et de l'immense fortune de sa famille.

Dès le départ, Mme de Genlis avait organisé l'éducation princière à Paris au pavillon de Bellechasse, construit sur un terrain dépendant du couvent des chanoines du Saint-Sépulcre au faubourg Saint-Germain. Le couvent étant soumis au régime de la clôture, seules les femmes pouvaient y résider. Mme de Genlis s'y installe dès le départ avec la princesse Adélaïde, rejointe progressivement par une petite cohorte de demoiselles parmi lesquelles les deux propres filles de Mme de Genlis, Caroline et Pulchérie (qui se marient respectivement en 1782 et 1784), une nièce, Henriette de Sercey et deux orphelines anglaises qu'elle avait adoptées, Paméla et Hermine, en qui la rumeur voyait les enfants qu'elle aurait eus avec le père de Louis-Philippe. À partir de 1782, les trois frères de la princesse, accompagnés de Lebrun, les rejoignent tous les jours depuis le Palais-Royal où ils retournent en fin de journée. Ils retrouvent également à Bellechasse le jeune César Du Crest¹², fils du marquis Du Crest, ce frère de Mme de Genlis qui, en 1786, deviendra chancelier du duc d'Orléans¹³. Pendant la belle saison, toute l'« éducation » se déplaçait au château de Saint-Leu.

Une des premières conditions que Mme de Genlis avait posée au père de Louis-Philippe avant d'accepter la responsabilité de « gouverneur » était d'être la maîtresse absolue de l'éducation de ses élèves.

¹¹ Titre que le père de Louis-Philippe a donné à Mme de Genlis en 1782 et par lequel elle-même souhaitait être désignée, même si elle attire la critique en transgressant les règles de la réserve féminine. En 1791, elle intitulera cependant l'ouvrage qui légitime son action *Leçons d'une gouvernante à ses élèves* (voir ci-dessous, p. 4).

¹² 1776-1804.

¹³ Charles-Louis Du Crest ou Ducrest (1747-1824).

Aussi avait-elle écarté progressivement les personnes qui lui portaient ombrage ou lui résistaient. En 1782, elle avait fait remplacer le chevalier de Bonnard¹⁴, sous-gouverneur, par Charles Gardeur-Lebrun.

Charles Gardeur-Lebrun (1744-1801)

Lebrun, ainsi que l'appelle sa supérieure¹⁵, est né dans une famille bourgeoise de Metz dont sortira toute une dynastie d'ingénieurs et de professeurs de mathématiques. C'est donc un roturier, autre entorse à la tradition de l'éducation princière.

Il devient maître de mathématiques à 17 ans à l'école des Mineurs de Verdun. En 1776, il gagne Paris et travaille quelque temps avec R. J. Boskovic, jésuite croate et scientifique renommé qui dirigeait les travaux d'optique de la marine. Grâce à l'entremise du savant, Lebrun part la même année en Amérique comme commandant en second de l'artillerie française pendant la guerre d'indépendance.

À son retour en France, il est embauché par le mari de Mme de Genlis. L'éducatrice connaissait donc ce collaborateur de son époux. Elle en appréciait les connaissances en mathématiques, l'égalité de caractère et les mœurs parfaites.

En 1782, Lebrun est engagé d'abord comme lecteur des princes. Il n'acquerra officiellement le titre longtemps attendu de sous-gouverneur qu'en 1787, l'année même du voyage à Spa. Ses fonctions l'obligent principalement à veiller sur ses élèves quand ils ne sont pas sous les yeux de Mme de Genlis. Quoiqu'il leur donne des leçons d'arithmétique et de géométrie, il a un statut différent des autres maîtres, à mi-chemin entre eux et le « gouverneur ». Sa position lui donne des privilèges, comme par exemple celui de manger avec ses élèves, ce qu'aucun roturier n'avait été admis à faire jusqu'ici.

LE RÔLE DES JOURNAUX DANS LA PÉDAGOGIE DE M^{ME} DE GENLIS

Mme de Genlis contrôle étroitement ses collaborateurs. Pour asseoir son pouvoir, elle a mis au point dès le départ un dispositif qui fait de l'écriture des journaux un élément déterminant de sa pédagogie, qu'ils soient rédigés par elle-même, par les personnes qu'elle a sous ses ordres, ou par ses élèves. Cet ensemble sophistiqué est original en France en cette fin du XVIII^e siècle. Il constitue un système de surveillance que Philippe Lejeune compare au fameux « panoptique » pénitentiaire imaginé par le juriste et réformateur Jeremy Bentham dans l'Angleterre des années 1780, à cette distinction près qu'au contraire du gardien de Bentham, logé dans une tour centrale d'où il peut tout observer, Mme de Genlis est parfaitement visible dans un univers où elle règne en personnage principal et omnipotent¹⁶.

Le journal de Mme de Genlis

Le premier de cet ensemble d'écrits est le journal d'éducation qu'elle-même a proposé de tenir afin de rendre compte au jour le jour de sa pédagogie au duc et à la duchesse de Chartres (puis d'Orléans). Pendant les déplacements qu'elle se propose de faire avec ses élèves, elle imagine de remplacer le « journal d'éducation » par le « journal de voyage ». L'original de ces manuscrits réservés à la stricte intimité familiale a disparu

¹⁴ Bernard de Bonnard (1744-1784). Voir Julia (Dominique), « Bernard de Bonnard, gouverneur des princes d'Orléans, et son journal d'éducation » (1778-1782), in *Mélanges de l'École française de Rome. Italie et Méditerranée*, 1997, vol. 109, n° 1, p. 448.

¹⁵ Il sera désigné de la même manière tout au long de ce texte.

¹⁶ Lejeune (Philippe), *Le Panoptique de Mme de Genlis* (en ligne sur son site *Autopacte*).

et nous n'y aurions eu aucunement accès si Mme de Genlis elle-même n'en avait publié des extraits. En 1791 en effet, soit quatre ans après le séjour à Spa, de graves difficultés l'opposent à la duchesse d'Orléans, qui demande sa démission. Les raisons invoquées sont d'ordre politique¹⁷, mais la racine de la discorde est d'ordre privé et contribuera à la séparation des époux d'Orléans quelques mois plus tard. Mme de Genlis publie alors un ouvrage à portée apologétique, les *Leçons d'une gouvernante à ses élèves*¹⁸, où elle insère des passages de son journal et de celui de Lebrun, démarche inimaginable au moment de leur rédaction. Le second tome de cet ouvrage consacre une partie aux voyages faits avec ses élèves, dont celui de l'été 1787 à Spa.

Le journal du sous-gouverneur Lebrun

Le second journal d'éducation est celui du sous-gouverneur. Depuis son entrée en fonction en 1782, Lebrun est chargé de rédiger un compte rendu minutieux de toutes les actions de Louis-Philippe et de ses frères, du lever au coucher. Il relate essentiellement les matinées et les soirées, excluant les après-midi où ses élèves sont en compagnie de Mme de Genlis. Sa rédaction quotidienne, comme l'écrit Philippe Lejeune, offre des éléments irremplaçables sur la vie journalière, la santé, le régime alimentaire, bref, la réalité de l'éducation des princes¹⁹. Lebrun note les humeurs, observe le tonus, surveille les études et les exercices physiques. Il est attentif à la discipline des esprits comme à celle des corps. Cette relation quotidienne offre un parallèle avec le fameux journal tenu pendant 27 années (de 1601 à 1628) par Héroard, médecin du jeune Louis XIII²⁰.

Lebrun a rédigé le journal d'éducation prescrit par Mme de Genlis jusqu'en 1791. À la fin de chaque année, l'ensemble des feuillets du journal étaient reliés en un épais volume. Conservés au Palais-Royal, ils ont été dispersés lors du sac de 1848, et seuls trois d'entre eux ont été conservés. Ils se trouvent actuellement dans la bibliothèque du Musée Condé du château de Chantilly. Le volume de l'année 1787 en fait partie²¹. Composé de 7 cahiers reliés, il comporte 227 pages recto verso. L'extrait concernant le séjour à Spa y occupe une trentaine de pages (p. 116 à 148) dans les cahiers 5 et 6. Il ne couvre que les sept semaines dans la ville d'eau, où Lebrun arrive seul. En effet, il ne fait pas partie de l'escorte des élèves à l'aller ni à celle du retour. Le décompte des pages, et même des caractères, permet de se rendre compte que le sous-gouverneur n'écrit, à Spa, ni plus ni moins qu'en temps normal. La facture du texte pendant le séjour reste pareille : le style est souvent elliptique, les abréviations nombreuses.

L'écriture de M. Lebrun est minuscule, dense et serrée mais régulière et claire, presque calligraphiée²². Sur chaque page, l'espace occupé par le texte est compact. Aucune zone n'est perdue, si ce n'est une marge délimitée par un trait, sur la gauche, qui réserve une place pour les interventions de Mme de Genlis. Lebrun marque par un petit signal les passages qui demandent réponse. Lorsque les observations de Mme de Genlis sont brèves, elle répond dans la marge, d'une écriture rapide, claire certes, mais moins

¹⁷ Comme l'entrée de Louis-Philippe aux Jacobins contre laquelle s'insurge la duchesse, s'opposant à son mari et à Mme de Genlis.

¹⁸ *Leçons d'une gouvernante à ses élèves, ou Fragmens d'un journal qui a été fait pour l'éducation des enfans de Monsieur d'Orléans...* Paris, Onfroy, 1791, 2 vol.

¹⁹ Lejeune (Philippe), *op. cit.*

²⁰ Ce journal a fait l'objet d'une réédition en 1989 sous la direction de Madeleine Foisil : *Journal de Jean Héroard*, Paris, Fayard, 1989 (vol. 1, 1601-1608 ; vol. 2, 1609-1628).

²¹ Gardeur-Lebrun (Charles), *Journal de l'éducation des enfans du duc d'Orléans*, trois volumes in-4°. Archives du château de Chantilly, cote : 1278-1280 (1-PA-009* à 011*).

²² Voir figure n° 4 (Illustrations, Carnet II).

soignée que celle de M. Lebrun. Si la matière de ses remarques est importante, elle enchaîne en pleine page à la suite du texte de son subordonné. Elle l'approuve ou le corrige, en même temps qu'elle distribue compliments ou punitions aux élèves. Rien de leurs échanges n'échappe à la mise par écrit.

Mme de Genlis est omniprésente dans le journal du sous-gouverneur, qui la désigne de deux manières : « Mme la marquise » (99 occurrences) ou « leur amie », en se référant au terme employé par les jeunes princes (le terme revient 97 fois). Cette dénomination affectueuse remontait au chevalier de Bonnard qui accordait une grande importance à la question du « nom d'amitié » par lequel les jeunes gens devaient appeler leur gouverneur, basé non sur la facticité des relations de cour, mais sur des relations d'affection réelle. Si l'on sait par Lebrun comment les élèves appelaient Mme de Genlis, on ignore en revanche comment les jeunes gens le désignaient lui-même.

Son journal, dans les pages précédant l'été 1787, nous apprend en revanche que les deux éducateurs utilisaient également entre eux ces appellations affectueuses (« mon ami », « mon amie »), même si leurs relations n'étaient pas telles que l'usage en soit spontané. Lebrun n'emploie jamais ce vocable pendant le temps du séjour à Spa, rempli de tensions exacerbées par le voyage.

Ces difficultés n'étaient pas neuves. Depuis son entrée en fonction, il avait souvent été confronté au caractère cassant et autoritaire de sa supérieure, comme toutes les personnes subalternes de l'équipe éducative avec laquelle elle était obligée de composer.

Comment le sous-gouverneur réagissait-il en son for intérieur à Mme de Genlis ? Son texte, placé sous l'autorité de sa supérieure, révèle peu de lui-même. Et il n'a pas, comme le chevalier de Bonnard avant lui, rédigé de journal personnel échappant à sa hiérarchie. En revanche, les notes laissées après la mort de Lebrun par son ami Claude Lermina sont sans équivoque sur les contrariétés sans nombre qu'il a endurées, sa lassitude, son découragement à voir ses efforts sapés après chaque passage de ses élèves chez leur « gouverneur »²³.

Dans la ville d'eau, malgré ses demandes réitérées de rencontre en tête à tête, les éducateurs ne se voient jamais seuls en sept semaines, ce que Lebrun déplore amèrement. Plus que jamais pendant ce voyage, le journal est le seul intermédiaire entre eux.

Le journal de voyage de Louis-Philippe

En cette fin du XVIII^e siècle où l'engouement pour toutes les formes de mobilité se généralise, la mode du journal de voyage s'était répandue avec des règles et des codes précis, supposant une information et une documentation sérieuse sur les régions traversées. Cette mise en récit du déplacement faisait partie des formes d'écriture que Mme de Genlis maniait en experte et qu'il lui importait de transmettre à ses élèves. Elle y

²³ Brouillon de la biographie de Charles-Louis Gardeur-Lebrun, écrit par Claude Lermina, administrateur de l'École polytechnique (Archives de l'École polytechnique-Palaisseau, cote : VI a 2, document 6(4). Lebrun a assumé dans ce nouvel établissement des fonctions importantes après que son rôle auprès de la famille d'Orléans a été terminé. Il y était très apprécié. Le directeur de l'École, Louis-Bernard Guyton de Morveau, se servira des notes laissées par Lermina, tout en les édulcorant, pour élaborer la notice biographique qu'il lira à la séance des cours de 1802 (6 frimaire an X) et qui sera insérée dans le journal de l'École (L-B. Guyton de Morveau, « Notice biographique sur Charles Gardeur-M. Lebrun, inspecteur des études à l'École polytechnique », *Journal de l'École polytechnique*, t. 4, cahier 11, 1802, p. 355-357).

pensait depuis longtemps. En 1782 déjà, elle avait exposé, dans son roman d'éducation programmatique *Adèle et Théodore*, comment apprendre à l'élève « à bien faire un journal, à n'écrire que ce qui mérite d'être retenu, en un mot à voyager avec fruit »²⁴.

Pendant l'été 1787, elle peut passer de la théorie à la pratique. Elle demande donc à Louis-Philippe et à son jeune frère Antoine, duc de Montpensier (tout juste âgé de douze ans), de commencer leur journal de voyage, ainsi que nous l'apprenons grâce au texte de Lebrun. Le manuscrit du duc de Montpensier n'a malheureusement pas été retrouvé. Une comparaison des deux textes aurait été fort intéressante : elle aurait permis de voir comment Mme de Genlis, en apprenant aux deux frères à donner une inflexion personnalisée à leur récit, orchestrait la position de chacun d'eux dans la fratrie.

Seul donc subsiste le journal de Louis-Philippe, dont l'original se trouve aux Archives nationales de Paris²⁵. La valeur du texte tient évidemment à la qualité de son scripteur, mais aussi à la rareté des journaux de voyage émanant, dans la France du XVIII^e siècle, de la plume d'un adolescent²⁶. Le document se présente comme un petit carnet in-6 de 48 pages, relié d'une couverture cartonnée légère, de couleur verte. Le rédacteur couvre la période allant du départ de Paris le 7 juillet au retour le 16 septembre, soit trois semaines de plus que Lebrun.

Au contraire de son sous-gouverneur, Louis-Philippe n'écrit pas quotidiennement et sélectionne soigneusement les événements à retenir. Ce qui donne un texte nettement plus court que celui de l'éducateur, bien que la période couverte soit plus longue.

L'écriture du jeune prince est régulière, l'exercice est dans l'ensemble soigné²⁷. Il n'est cependant pas exempt de répétitions ou d'omissions de mots. Dans le carnet, après plusieurs pages vierges, Louis-Philippe consacre une page et demie à la liste des « dépenses et dons » qu'il a effectués au cours du voyage. Mme de Genlis veille en effet à ce que ses élèves, filles ou garçons, apprennent à gérer l'argent dont ils disposent pour leurs menus plaisirs mais aussi pour les actes de bienfaisance attendus de tout bon prince²⁸.

La tenue des comptes est le seul aspect pratique du journal. Pour le reste, le récit n'a rien d'intime. L'exercice n'est pas introspectif. Le texte de l'élève offre d'abord, de manière attendue, des détails sur la topographie, l'état des routes, les conditions d'hébergement, l'histoire des lieux traversés, la description de leurs richesses artistiques et architecturales. Le journal de l'adolescent est ensuite destiné à rendre compte des

²⁴ Genlis (Stéphanie-Félicité de), *Adèle et Théodore, ou Lettres sur l'éducation : contenant tous les principes relatifs aux trois différens plans d'éducation des princes, des jeunes personnes, & des hommes*. Paris, 1782, t. 2, p. 19.

²⁵ Louis-Philippe, duc de Chartres, *Journal du voyage de Spa*. Archives nationales, Archives de la Maison d'Orléans : 300 AP III 13.

²⁶ Un exemple rare de ce type d'écrit est celui de la jeune Victurnienne de Mortemart, âgée de dix ans, que ses parents avaient emmenée en 1769 dans l'Est de la France. Son journal de voyage a été récemment publié (V.-D.-N. de Mortemart, *Un merveilleux voyage : le journal d'une enfant pendant l'été 1769*, édition établie par Laetitia Gigault ; préface d'Isabelle Laboulais. Strasbourg, la Nuée bleue, 2006, 190 p.). La demoiselle a été évidemment soutenue dans sa rédaction par un adulte de son entourage, non identifié.

²⁷ Voir figure n° 5 (Illustrations, Carnet II).

²⁸ La somme totale que dépense Louis-Philippe pendant le temps du voyage est de 400 livres, dont 127 pour des œuvres de charité.

étapes importantes qui jalonnent pour lui le voyage à Spa, essentiellement l'entrée dans la vie militaire et les premiers rites d'initiation à sa vie d'adulte.

Comme dans le journal du sous-gouverneur, Mme de Genlis est un pivot essentiel du récit de Louis-Philippe qui la désigne presque toujours comme son « amie », et l'évoque plus souvent que la duchesse sa mère²⁹. C'est une des marques de l'étroite dépendance affective dans laquelle la pédagogue a maintenu ses élèves qui, au cours des années, ont développé pour elle des sentiments passionnés, ainsi que Louis-Philippe, devenu roi, le confiera en 1844 à Victor Hugo³⁰.

Cette omniprésence de Mme de Genlis contraste dans le journal de Louis-Philippe avec la totale absence de M. Lebrun, qu'il ne cite pas une seule fois, pas plus que les différents maîtres dont il reçoit chaque jour les leçons. Le seul qui échappe à la règle est le peintre Mirys, son maître de dessin, grand admirateur de Mme de Genlis. Cette dernière a bien veillé à être érigée, dans le journal de l'adolescent, en seule figure éducatrice du prince.

Mémoires postérieurs au voyage

Bien après le voyage de 1787, Louis-Philippe comme Mme de Genlis écriront des mémoires dont l'écriture, postérieure aux événements, obéira à d'autres contraintes que celles des journaux. Louis-Philippe commencera à les rédiger sous l'Empire et en continuera la rédaction tout au long de sa vie³¹. Mme de Genlis publiera les siens en 1825³², alors qu'elle a près de quatre-vingts ans.

À partir d'un cas précis comme le voyage de 1787, la comparaison des écrits rédigés sur le vif avec ceux composés plus tard met clairement en lumière le choix des épisodes retenus mais aussi les remaniements possibles effectués par les auteurs, soucieux dans les mémoires de l'image qu'ils entendent laisser à la postérité.

RECONSTITUTION DU VOYAGE À SPA

Le contexte

En décembre 1786, Mme de Genlis est très affectée par la mort en couches de sa fille aînée, Caroline de Lawoestine³³, qui lui avait succédé comme dame de compagnie de la duchesse. Les médecins lui conseillent d'aller prendre les eaux de Spa mais elle refuse de quitter ses élèves. Pour l'y décider, dit-elle dans ses *Mémoires*, le duc et la duchesse d'Orléans proposent de l'y accompagner, insigne preuve d'amitié³⁴. Louis-Philippe dans

²⁹ Le nom de Madame de Genlis apparaît à dix-neuf reprises dans le manuscrit de Louis-Philippe (dix-huit fois comme « mon amie »). Il fait dix-sept fois mention de sa mère.

³⁰ Publié à titre posthume (*Œuvres inédites de Victor Hugo. Choses vues*. Paris, G. Charpentier et Cie, Éditeurs, 1888, p. 79-80).

³¹ *Mémoires de Louis Philippe, duc d'Orléans, écrits par lui-même*. Préface par Henri d'Orléans, comte de Paris. 2 tomes. Paris, Plon, 1973 et 1974. L'évocation du voyage à Spa se situe dans le premier tome. Au contraire de Mme de Genlis, il ne souhaitait pas qu'ils paraissent de son vivant, ce qui explique leur publication tardive, en 1973.

³² *Mémoires inédites de Madame la comtesse de Genlis, sur le dix-huitième siècle et la Révolution française, depuis 1756 jusqu'à nos jours*. Paris, Ladvocat, 1825, 8 volumes (en ligne). Le passage sur le séjour spadois se situe dans le tome 3, p. 199-215.

³³ Décédée 9 décembre 1786. Elle avait épousé Charles de La Woestine et de Becelaere, né à Bruxelles en 1759.

³⁴ Mme de Genlis, *Mémoires inédits*, t. 3, p. 199.

ses mémoires d'adulte module cette explication :

Mme de Genlis avait fait un voyage à Spa en 1774³⁵. Ce voyage l'ayant fort intéressée, elle avait toujours eu le désir d'y retourner. Elle parvint en 1787 à persuader à mon père et à ma mère d'y faire un voyage³⁶.

Quel que soit le motif du départ, le choix de cette destination pour la famille d'Orléans n'a rien d'anodin, d'autant plus qu'il n'est pas sans risque, les régions à traverser étant politiquement et militairement agitées. Depuis la fin de l'année précédente en effet, les patriotes et républicains des Pays-Bas autrichiens et des Provinces-Unies étaient en conflit avec des monarques absolus : l'empereur Joseph II à Bruxelles, le stathouder Guillaume V à La Haye. Le roi de Prusse, beau-frère du Stathouder, menaçait d'intervenir pour rétablir l'ordre, ce qui était perçu comme une provocation par l'armée française. Elle devait agir. Or, la France était à ce moment-là traversée par une grave crise intérieure, Louis XVI se heurtant aux Parlements et à la noblesse face aux projets de réforme de l'État. Devant la lenteur du gouvernement à prendre une décision, les conseillers du père de Louis-Philippe l'engagent à saisir ce qu'ils estiment être une opportunité pour la maison d'Orléans. N'est-ce pas là pour le duc l'occasion de devenir souverain de Brabant, régnant à Bruxelles à la place d'un archiduc d'Autriche ?

Si campagne il y a, le duc d'Orléans souhaite y engager son fils aîné. Louis-Philippe a quatorze ans, et c'est l'âge, dans la carrière militaire d'un prince, de prendre un commandement. Dans cette optique, il est urgent de lui faire connaître le régiment de Chartres-infanterie dont il est propriétaire depuis sa naissance et colonel depuis ses douze ans. Ce régiment est stationné à Givet, non loin de Spa, et son gouvernement dépend de Lille. Le voyage dans la ville d'eaux est donc un excellent prétexte pour se rapprocher de ces régions et réaliser la présentation militaire du prince sans appeler l'attention de la cour sur la manœuvre orléaniste.

Le voyage aller

Les parents et les enfants d'Orléans ne partent pas ensemble. Au début juillet, Mme de Genlis est la première à quitter Paris avec les quatre jeunes princes, sa fille adoptive Paméla (également quatorze ans) et sa nièce Henriette de Sercey (dix-sept ans). Afin de mieux faire croire qu'il ne s'agit que d'aller en villégiature, l'éducatrice n'a désigné que deux hommes subalternes attachés à l'éducation du pensionnat de Bellechasse pour les accompagner, le peintre Myris et le médecin Conade. Lebrun, lui qui n'a jamais quitté ses élèves un seul jour depuis sa prise en charge en 1782, n'est pas désigné pour faire partie de l'escorte et ne retrouvera ses élèves qu'à Spa.

Dans ses mémoires d'adulte, Louis-Philippe note l'incongruité de leur accompagnement minimal « qui paraissait un choix singulier pour traverser des grandes villes de garnison et tous les Pays-Bas »³⁷.

³⁵ Ce premier voyage de Mme de Genlis à Spa avait eu lieu en fait en 1775. Voir notamment Peeters (Guy), « Les deux séjours spadois de Madame de Genlis », *Histoire et archéologie spadoises*, 2005 (n° 124, p. 156-167) et 2006 (n° 125, p. 38-48 ; n° 126, p. 79-87 ; n° 127, p. 116-132). Le père de Louis-Philippe était déjà venu lui aussi à Spa en 1773 et 1780, sous le nom de Joinville.

³⁶ Louis-Philippe, *Mémoires*, t. 1, p. 30.

³⁷ Louis-Philippe, *Mémoires*, t. 1, p. 31.

Le 8 juillet, lors d'une escale à Péronne, Mme de Genlis écrit :

Nous couchons à la poste... Mes élèves sont contents de tout et fort gais. Ils désirent beaucoup trouver une occasion favorable qui les oblige à *coucher sur la paille*³⁸.

Louis-Philippe dans son journal de voyage reprend mot pour mot les mêmes impressions :

Nous couchons à la poste, détestable auberge, nous sommes contents de tout. Nous désirons beaucoup trouver une occasion favorable qui nous oblige à coucher sur la paille.

Dès le départ donc, on voit que son écriture s'inspire de celle de son « gouverneur ».

De Valenciennes, la petite troupe se serait immédiatement rendue à Givet si les chemins n'avaient été impraticables. Le passage par Givet est différé au retour de Spa en septembre, mais la situation politique tendue impose que le jeune prince reçoive les honneurs militaires rapidement³⁹. Mme de Genlis décide alors de faire faire un détour aux voyageurs et de mettre le cap sur Lille, siège du gouvernement militaire de la province. Averti, le prince de Robecq, commandant en chef dans les provinces de Flandres, Hainaut et Cambrésis, ne peut que les recevoir avec tous les honneurs possibles. Cette situation improvisée inquiète Louis-Philippe, comme il l'expliquera dans ses *Mémoires* d'adulte : comment se comporter pour visiter la citadelle, l'arsenal et assister à des manœuvres sans préparation et avec une aussi petite escorte ? L'arrivée très opportune du marquis Du Crest, le frère de Mme de Genlis, le sauve d'une situation difficile. Grâce aux conseils du marquis, le jeune prince s'acquitte à la perfection de sa tâche. Dans son journal de voyage, il détaille largement ces journées lilloises. Dans ses *Mémoires*, il exprime la crainte qu'il a eue d'être ridicule et pointe la maladresse des arrangements de Mme de Genlis. Cette dernière n'évoque pas le passage à Lille dans ses propres *Mémoires*. Pourtant, avec les premières missions officielles et représentations confiées à Louis-Philippe, elle connaissait une sorte d'apothéose. Maîtrisant ici l'art des silences, elle se tait, attendant de pouvoir évoquer la présentation officielle qui aura lieu sur le chemin du retour.

De Lille, après être retournés à Valenciennes, les voyageurs repartent pour Spa, traversant aussi vite et aussi rapidement que possible des régions agitées.

À Tirlémont le 12 juillet, le jeune duc de Chartres note comme avec regret :

Nous avons vu tout le monde avec des cocardes de ruban noir, jaune et rouge ; on ne nous en a point offert ; nous n'en avons pas pris.

Dans ses *Mémoires* d'adulte, il reprend cette vision du peuple portant des cocardes, ému, selon ses propres mots, par « l'ensemble d'un spectacle très propre à mûrir pour la Révolution des têtes qui y étaient déjà fort disposées »⁴⁰.

L'arrivée à Spa

La petite troupe arrive le 13 juillet à Spa où elle retrouve M. Lebrun. Tout le

³⁸ Mme de Genlis, *Leçons d'une gouvernante*, t. 2, p. 399.

³⁹ Sur l'épisode lillois, voir Antonetti (Guy), *Louis-Philippe*. Paris, Fayard, 1994, p. 125-128.

⁴⁰ Louis-Philippe, *Mémoires*, t. 1, p. 33.

monde s'installe à l'hôtel de Belle-Vue, alors au 23 de la rue Marteau, aujourd'hui avenue Reine Astrid⁴¹.

La précieuse *Liste des Seigneurs et Dames venus aux eaux minérales de Spa*, pour l'année 1787, y note leur présence le 17 juillet⁴². Comme ils voyagent incognito (ce qui autorise des entailles à la rigidité de l'étiquette de cour), ils sont répertoriés sous le nom de Joinville, utilisé par les membres de la famille d'Orléans lors de voyages non officiels même si tout le monde sait à quoi s'en tenir sur leur véritable identité.

Dès leur arrivée, le prince-évêque Constantin-François de Hoensbroeck propose, par l'intermédiaire de son commandant militaire, de mettre des sentinelles devant l'hôtel de Belle-Vue. Le 29 juin en effet, peu de temps avant l'arrivée des princes français, la nouvelle salle d'assemblée ouverte par Noël-Joseph Levooz⁴³, où se pratiquait le jeu, avait provoqué des troubles et des arrestations avaient eu lieu. Certains curistes inquiets s'étaient désistés pour la saison à venir, et le prince-évêque voulait rassurer ses hôtes de marque.

Le salon Levooz, qu'on appellera alors « salon des révoltés », concurrençait illégalement les deux maisons officielles de La Redoute et du Wauxhall (ou Vauxhall)⁴⁴, seules autorisées par le prince-évêque qui prélevait une taxe considérable sur les sommes engagées. On ne sait pas encore que l'affaire des jeux de Spa sera à l'origine de la Révolution liégeoise⁴⁵. Adolescent, Louis-Philippe juge sévèrement le défi de Levooz à l'autorité du prince-évêque, qualifiant les fauteurs de troubles de rebelles et de brigands. Adulte, il ne reprend plus à son compte cette position « suggérée », mais dénonce l'immoralité de la position de l'évêque.

Mme de Genlis décline l'offre de protection militaire : la situation lui paraît sans danger.

Quelques jours après, son frère le marquis Du Crest arrive à Spa avec son fils César (alors âgé de onze ans)⁴⁶. Les Du Crest s'installent à la cour de Vienne, rue de l'Assemblée, actuellement rue Royale. Mme de Genlis ne parle pas de cette arrivée dans ses *Mémoires*. Louis-Philippe non plus. Seul Lebrun évoque, dès le 21 juillet, le plaisir qu'ont eu les princes à retrouver leur compagnon d'étude de Bellechasse, qui s'intègre aussitôt aux activités de ses camarades.

La duchesse d'Orléans arrive deux jours plus tard (le 23 juillet)⁴⁷ et descend avec sa maison à l'hôtel des Tuileries, alors l'une des plus belles et des plus récentes

⁴¹ L'hôtel de Belle-Vue, construit en 1767, était situé 23 rue de Marteau. Il fermera définitivement ses portes en 1980. Voir Joseph (Marc), *Les Enseignes hospitalières à Spa*. Spa, Éd. du Musée de la ville d'Eaux, 2005, p. 26-28.

⁴² Il y avait souvent un jour ou deux de décalage entre l'arrivée des voyageurs et leur enregistrement dans la *Liste des seigneurs et dames*. Voir la figure n° 6 (Illustrations, Carnet III).

⁴³ Noël-Joseph Levooz, riche négociant liégeois, poursuivait alors sans relâche son projet d'ouvrir à Spa une troisième maison de jeu.

⁴⁴ Figure n° 7 (Illustrations, Carnet III).

⁴⁵ Voir Hélin (Étienne), « Intérêts matériels et controverses doctrinales aux origines d'une révolution ». Communication faite au XLII^e Congrès de la Fédération archéologique, historique et folklorique de Belgique à Malmedy le 31 juillet 1972, *Folklore Stavelot-Malmedy-Saint-Vith*, 1970-1972, t. 34-36, p. 33-58.

⁴⁶ La *Liste des seigneurs et dames* note leur installation le 17 juillet.

⁴⁷ *Journal* de Lebrun, 23 juillet.

habitations du bourg⁴⁸. Cet hôtel aujourd'hui disparu se trouvait au départ de la Promenade de Sept heures⁴⁹. Le duc d'Orléans arrive à son tour le 30 juillet avec ses officiers et son écurie de course. Il prend possession de deux hôtels, l'hôtel de Luxembourg et celui de la Cour de Vienne où est déjà installé le marquis Du Crest. Ces différents logements sont proches les uns des autres, comme on peut le voir sur la carte de Spa⁵⁰.

L'emploi du temps des princes : les matinées

Comme à Paris, le journal d'éducation de Lebrun est la source essentielle pour connaître le détail de la matinée des élèves, en l'occurrence les garçons (les trois princes et le jeune Du Crest). Les références à la princesse, à Henriette de Sercey et à Paméla ne sont que fortuites. Mlle Rime, qui à Bellechasse tenait un journal consacré à la princesse⁵¹ a-t-elle fait partie du voyage à Spa ? Aucune trace ne permet de l'affirmer.

Lebrun est secondé par M. Myris, professeur de dessin, par M. Alyon, professeur de chimie et par M. Mecke, professeur d'anglais.

Les princes sont soumis à un emploi du temps où rien n'est laissé au hasard. Les leçons et les exercices reprennent comme à l'ordinaire. Les voyages n'interrompent donc en rien les occupations prescrites, ce qui marque l'esprit de continuité de la pédagogie genlisienne.

Les journées sont précisément rythmées : lever matinal à 6 h 1/2, comme à Paris, ensuite prières, première toilette pendant lesquelles les princes répètent la chronologie de France, d'Angleterre ou des Arabes. La toilette se reproduit plusieurs fois au cours de la journée, courte ou complète, selon les événements et les sorties, mais les princes ne prendront pas de bain de tout le séjour. « Il y a à Spa même des bains d'eau commune », écrit Louis-Philippe adolescent, « mais ils sont sales et affreux et dans toute la ville on ne saurait trouver une baignoire pour se baigner chez soi⁵². » Ils ne se baigneront qu'à la fontaine du Tonnelet à partir de la mi-août, pourvues de quatre baignoires remplies d'une eau rougeâtre qui a la vertu de blanchir la peau et de calmer l'agitation du sang.

Comme à Paris, leur alimentation est des plus frugales. Lebrun détaille tous les menus, pointe les péchés de gourmandise. Mme de Genlis veille. Le 19 juillet, elle se rend à Theux avec ses élèves. Louis-Philippe note ce jour-là qu'ils ont mangé des glaces⁵³.

Le journal de Lebrun est le seul à évoquer la prise des eaux minérales par ses élèves. Pour ces enfants qui n'ont pas de problème de santé particulier, la cure est simplement tonifiante. À partir du 19 juillet, tous les matins à 7 heures, à jeun selon l'usage, ils partent à la fontaine du Pouhon⁵⁴ située à une dizaine de minutes de la maison où ils sont installés, sauf deux ou trois fois où il pleut trop fort et où l'eau leur est

⁴⁸ L'hôtel des Tuileries occupait l'emplacement du deuxième établissement des Bains auquel il céda la place en 1841. Voir Joseph (Marc), *op.cit.*, p. 114.

⁴⁹ Créé à la moitié du XVIII^e siècle pour répondre aux désirs des thermalistes, ce parc public constituait, avec la « Promenade de Quatre heures », aujourd'hui disparue, l'une des deux principales promenades spadoises.

⁵⁰ Voir la figure n° 8 (Illustrations, Carnet III).

⁵¹ Voir Lejeune (Philippe), *Le Panoptique*, *op. cit.*, p. 3.

⁵² *Journal* de Louis-Philippe, 9 août.

⁵³ *Journal* de Louis-Philippe, 19 juillet.

⁵⁴ Voir figure n° 9 (Illustrations, Carnet III).

apportée⁵⁵. Les eaux de cette fontaine étaient réputées être celles qui soignaient le spectre le plus large de l'organisme. Les princes en prennent trois verres chaque jour à un quart d'heure d'intervalle ainsi qu'il était recommandé.

Entre la prise de chaque verre, toujours selon Lebrun, les élèves commencent leurs exercices quotidiens. Ils seront qualifiés par Louis-Philippe adulte de « régime physique assez bizarre »⁵⁶, même si par la suite, les historiens jugeront très moderne le choix qu'a fait Mme de Genlis d'abolir partiellement les exercices traditionnels de l'éducation aristocratique (sauf l'équitation et l'escrime) au profit d'une éducation physique basée sur des mouvements de trois types : musculation, saut, course⁵⁷.

Lebrun détaille tout : à Spa comme à Paris, les enfants courent (course de vitesse ou course de fond), sautent (en longueur et en hauteur), jouent aux barres, font des armes. Les princes exécutent ces marches et ces sauts avec des souliers à semelles de plomb inventés par Mme de Genlis, d'abord extrêmement minces puis progressivement de plus en plus épaisses. C'est d'ailleurs à Spa que le plus jeune frère de Louis-Philippe, Beaujolais, qui à cette époque n'a pas encore huit ans, commence à en porter. Ce jour-là, note Lebrun, il a de la peine à courir⁵⁸. Pour ce qu'on appellerait aujourd'hui la musculation, les princes portent des poids, ici en l'occurrence des cruches remplies d'eau à la fontaine du Pouhon qu'ils doivent porter jusque chez eux par la Promenade de Sept heures. Louis-Philippe dans ses *Mémoires* d'adulte exprime la gêne qu'il ressentait à devoir ainsi traverser la ville comme l'auraient fait des porteurs d'eau⁵⁹.

Comme à Paris, les altitudes et les distances sont mesurées avec précision par Lebrun. C'est lui qui pèse ce que vont porter les enfants. Le 20 juillet, il suggère dans son journal de diminuer le poids des cruches⁶⁰. Le lendemain, il insiste, et cette fois Mme de Genlis approuve en marge du texte. Le 1^{er} août, elle réclame de son écriture impérieuse que soient ajoutés d'autres exercices dont les élèves sont familiers à Paris. Elle veut qu'ils portent des haltères et grimpent aux arbres. Le poids des haltères, la hauteur et la largeur des arbres seront également mesurés par Lebrun.

Rien ne peut déroger au temps des exercices. S'il pleut, les princes jouent au volant à l'abri de la pluie. Pendant le séjour, les deux aînés pratiquent régulièrement l'équitation et font de grands progrès.

Les exercices physiques, commencés dès après la prise du premier verre d'eau minérale, alternent pendant toute la matinée avec les différentes classes jusqu'à 14 heures, par période de 45 minutes.

Pas de danse ni de musique à Spa. Pas de latin non plus. Par contre, arithmétique et géométrie, grec, chimie, géographie et langues vivantes (anglais et allemand). La classe de dessin, où les princes retrouvent les demoiselles, est assurée par M. Mirys.

Les jeunes gens suivent aussi la classe d'écriture, dirigée par Lebrun en remplacement de M. Galland resté à Paris. C'est à ce moment-là que Louis-Philippe et

⁵⁵ *Journal* de Lebrun, dimanche 26 août.

⁵⁶ Louis-Philippe, *Mémoires*, t. 1, p. 26.

⁵⁷ Antonetti (Guy), *op. cit.*, p. 111.

⁵⁸ *Journal* de Lebrun, 18 août.

⁵⁹ Louis-Philippe, *Mémoires*, t. 1, p. 28-29.

⁶⁰ *Journal* de Lebrun, vendredi 20 juillet.

son frère Montpensier rédigent leur journal, exercice décrit dans le détail par le sous-gouverneur.

La rédaction débute le 26 juillet, soit une semaine après l'arrivée dans la ville thermale, et se poursuit jusqu'à la fin du séjour. Les élèves font des lectures d'ouvrages propres aux lieux traversés. Ils en font des extraits destinés à être insérés dans leur journal, à moins qu'ils ne recopient ceux de Mme de Genlis, comme la comparaison de leurs textes respectifs permet à plusieurs reprises de le constater. Ils lui soumettent d'ailleurs tout ce qu'ils produisent pendant la classe d'écriture, ainsi que le mentionne Lebrun. La tenue du journal n'est pas si simple : les adolescents parfois se font prier, s'en prennent à la qualité des plumes. Souvent, Lebrun note qu'ils n'ont pas assez écrit, qu'ils ont peu écrit, qu'ils doivent écrire davantage. C'est un exercice d'autant plus soutenu par la volonté exigeante de Mme de Genlis qu'il est certainement destiné à être montré au retour. À Spa, dès avant la fin du séjour, ces journaux de voyage rédigés par des adolescents suscitent la curiosité.

Autre leçon, destinée à Louis-Philippe seul cette fois : à partir du 15 août, il commence à recevoir des instructions militaires en bonne et due forme en vue de la présentation officielle à son régiment à Givet. Elles lui sont données par son gouverneur militaire, Cyrus de Valence, beau-fils de Mme de Genlis, colonel en second du régiment de Chartres-infanterie cantonné à Givet⁶¹.

Chaque jour, les princes retrouvent leur « gouverneur » à 14 h pour le déjeuner et restent en sa compagnie jusqu'au moment du souper vers 21 h. Ils sont alors rejoints par Lebrun qui reprend sa rédaction, laquelle ne s'arrête qu'au coucher des élèves.

Les après-midi des princes

Le journal de Louis-Philippe prend ici le relais du texte de Lebrun. Il n'évoque ni les leçons ni les exercices. Il ne parle que du temps passé avec Mme de Genlis, ses parents le duc et la duchesse, et leurs proches, membres d'une compagnie choisie. Parmi celle-ci figurent essentiellement la comtesse de Rully, dame de la duchesse d'Orléans, le prince Joseph de Monaco, l'abbé Delille de l'Académie française, le duc de Liancourt (le philanthrope) et le chevalier de Chastellux, gentilhomme de la maison d'Orléans. Parmi les étrangers, il faut citer d'abord la comtesse Potocka et sa famille, ainsi que le comte de Romanzoff, « ambassadeur de toutes les Russies ». Le groupe inclut souvent aussi deux autres étrangers : le sulfureux chevalier de Rice, Irlandais au service de l'Empire – duelliste, joueur, c'est habitué de Spa, impliqué dans ses intrigues – ; et miss Plunkett, irlandaise elle aussi dont le chevalier de Chastellux tombe amoureux et qu'il épousera peu de temps après le séjour spadois. La jeune femme plaît également à la duchesse d'Orléans qui en fera sa nouvelle dame de compagnie pour remplacer Caroline de Lawoestine, encouragée en cela par Mme de Genlis. Celle-ci ne pouvait prévoir le rôle de la nouvelle Mme de Chastellux auprès de la duchesse dans les années qui allaient suivre...

Pendant les après-midi spadoises, les activités de plein air sont privilégiées, parce qu'étroitement associées dans les villes d'eaux au rituel de la cure. Les princes donc marchent et se promènent dans la ville et ses alentours. Ils font aussi des visites instructives sous la conduite de Mme de Genlis, ainsi qu'ils en font régulièrement à Paris,

⁶¹ Cyrus Marie-Adélaïde de Timbrune, comte de Valence (1757-1822), époux de Pulchérie de Genlis.

comme celle des forges de Spa⁶² ou de la manufacture de draps de Verviers⁶³, décrites avec précision.

Avec leur « gouverneur », les princes fréquentent les salles d'assemblée. Ils se rendent au Wauxhall, à la Redoute ou au salon Levooz. Ils y prennent des repas, y observent les joueurs, y jouent eux-mêmes (sous surveillance). Ils dansent au bal qui ne se termine jamais tard et se donne à jour fixe. C'est une occasion d'exercer leur maintien et leur aisance.

Les princes assistent à la comédie aussi. Sans doute en font-ils eux-mêmes. Pendant les après-midi spadoises, Mme de Genlis, experte notoire du théâtre de société et auteure à succès des toutes premières pièces françaises à l'usage des enfants⁶⁴, a certainement consacré une partie du temps à faire jouer la comédie à la petite troupe de ses élèves, filles et garçons réunis. Son journal disparu a sûrement évoqué cette activité que Louis-Philippe ne mentionne pas directement, mais qui est avérée par la liste d'achats qu'il insère à la fin de son journal où il note à plusieurs reprises des dépenses relatives à « notre théâtre », l'ensemble se montant à 35 livres, soit 8,75 % de son budget.

Louis-Philippe évoque aussi avec force détails les excursions organisées pour sa mère la duchesse dans les environs les plus pittoresques de Spa. Avec elle et une cohorte d'amis choisis, les princes visitent ainsi les cascades de Coö, les grottes de Remouchamps ou les sources de Chaudfontaine. À propos de cette dernière sortie, par exemple, très réussie, le journal de l'adolescent évoque une assemblée de quarante personnes : temps radieux, dîner sous des tentes ornées de fleurs, visite des fontaines, promenade en bateaux couverts et ornés de feuillages (sur la Vesdre) suivis par un bateau de musique. La musique accompagnait en effet la vie des curistes, ici jusque dans la rivière. Le journal détaille ainsi de manière précise les plaisirs que pouvaient offrir les environs de Spa qui bénéficiaient eux aussi de la vogue de la ville d'eaux.

Louis-Philippe est parfois emmené par son père. Le 2 août, il l'accompagne aux courses où le duc fait courir ses chevaux, selon la pratique importée depuis peu d'Angleterre. Le 6 août, ils vont ensemble au Club anglais de Spa qui recrutait ses membres (uniquement masculins) parmi les curistes les plus distingués⁶⁵. C'est son premier dîner d'homme. Ces différentes sorties ont constitué sans nul doute, des étapes importantes dans la vie du jeune prince.

Une autre promenade n'est relatée que dans les *Mémoires* tardifs de Mme de Genlis. La comtesse montre dans cet épisode peut-être fictif un Louis-Philippe acquis avant l'heure aux idées qui allaient bientôt triompher. L'épisode a lieu à Franchimont où on leur montre, avec un beau point de vue, l'ancien château où étaient renfermés les détenus pour dettes. Le jeune homme alors, et l'on croit lire ici le récit d'une histoire édifiante comme Mme de Genlis les aimait, propose d'ouvrir une souscription qui est

⁶² *Journal* de Louis-Philippe, 21 juillet.

⁶³ *Journal* de Louis-Philippe, 14 août.

⁶⁴ Mme de Genlis, *Théâtre à l'usage des jeunes personnes*. Paris, M. Lambert et F.-J. Baudouin, 4 vol., 1779-1780.

⁶⁵ En 1766, plusieurs seigneurs anglais avaient décidé de fonder le Club Anglais. Il s'agissait d'un club privé qui organisait des réjouissances et des jeux. En 1785, il comptait 534 membres. Ceux-ci devaient payer une cotisation d'un louis tous les dimanches pendant leur séjour à Spa.

rapidement couverte, grâce à son initiative, et les prisonniers ne tardent pas à retrouver la liberté.

Dans ses *Mémoires* publiées en 1825, l'ancienne éducatrice organise surtout son récit autour de ses propres relations mondaines. Libérée des contraintes du journal d'éducation, elle parle peu du temps qu'elle passe avec ses élèves sauf lorsqu'elle s'attarde sur « la fort belle fête » qu'elle leur fait donner en l'honneur de leur mère à la fin du séjour, autre occasion de mettre en avant ses diverses qualités d'éducatrice et d'organisatrice des divertissements.

La fête

La famille d'Orléans en effet se devait de laisser une trace de son passage ainsi que l'avaient fait d'autres visiteurs prestigieux. Le plus célèbre était le tsar Pierre I^{er} qui avait séjourné à Spa en 1717 et qui par la suite avait fait graver une inscription sur une plaque de marbre noir pour signaler sa guérison. Ces traces matérielles répondaient à des enjeux qui servaient à la fois le prestige du commanditaire et la publicité de la ville d'eaux.

Le projet d'un édifice dédié à la commémoration de la présence de la famille d'Orléans à Spa est confié à Mme de Genlis. Elle commence par demander au peintre Mirys de concevoir un petit monument qui marquerait les bienfaits du séjour éprouvés par la duchesse, bien que le contexte strictement médical de la cure princière reste flou. Ce petit autel, bien dans l'air du temps, serait dédié « à la reconnaissance ». Il serait édifié en face de la fontaine de la Sauvenière où la duchesse avait pris les eaux, l'une des plus connues de Spa, située un peu en-dehors de la ville. Avec l'accord du gouverneur de la ville, une promenade serait créée à travers bois pour mener au monument. Nouvel exercice pédagogique : les jeunes princes, la princesse et tous les enfants participeraient aux travaux aux côtés des ouvriers pendant les trois semaines que dureraient les aménagements du chemin. Le jour de la fête, fixé au 27 août, le monument serait inauguré par la mère de ses élèves. Mme de Genlis, toujours en quête de représentations théâtrales, eut l'idée d'un tableau vivant où la duchesse, en arrivant vers le monument, découvrirait ses quatre enfants entourant l'autel. Louis-Philippe, un stylet à la main, écrirait le mot « reconnaissance » en bas d'une inscription marquant la guérison de sa mère.

Tout se déroule selon les vœux de l'organisatrice. Dès le 6 août, elle annonce son projet à Lebrun qui, dès lors, accompagne les princes tôt matin pendant trois semaines pour travailler aux côtés des ouvriers.

Louis-Philippe dans son journal n'évoque pas les travaux. Il ne décrit que la fête elle-même, champêtre et rousseauiste à souhait, théâtre de la tendresse filiale. Elle se déroule en début d'après-midi avec beaucoup figurants, parmi lesquels de nombreux Spadois. Lebrun n'y assiste pas : « Mme la marquise ne m'ayant pas fait dire de les accompagner », comme il l'écrit avec dépit.

Une trace picturale de cette scène imprégnée de sentimentalité romanesque est restée grâce à Mirys qui l'a saisie sur le vif⁶⁶. Le peintre y représente le moment où la duchesse découvre ses enfants.

⁶⁶ Cette gouache est actuellement conservée dans une collection privée en Belgique. Voir figure n° 10 (Illustrations, Carnet IV).

La fête du 27 août marque l'apothéose de l'été 1787. Mme de Genlis, célébrée pour ce succès, en fait une longue description dans ses *Leçons d'une gouvernante*, et la reprend dans ses *Mémoires*.

La relation qu'en fait Louis-Philippe dans son journal de voyage est calquée sur celle de l'éducatrice. Seules varient les désignations liées à la qualité du narrateur « Mme la duchesse d'Orléans » devenant « maman » sous la plume de l'adolescent⁶⁷.

Alors que la famille d'Orléans se déploie en festivités dans la ville d'eaux, la situation politique se tend en France avec la rébellion des parlementaires parisiens et l'exil du Parlement à Troyes, survenu le 15 août. Les problèmes de politique intérieure, prioritaires, font décider par le gouvernement d'abandonner l'idée de l'expédition de Hollande. Comme l'exprime Louis-Philippe dans ses *Mémoires d'adulte* : « Les murmures devinrent très forts à Spa où tout le monde manifestait son mécontentement »⁶⁸. Cela signifie que la Maison d'Orléans était ramenée aux intrigues parisiennes et qu'elle regrettait l'occasion, entrevue et perdue, d'une intervention aux Pays-Bas qui aurait pu lui permettre par la suite d'y tenir un rôle.

Le retour vers Paris

Il ne reste plus qu'à penser aux préparatifs de départ. Les princes et leurs parents, accompagnés de plusieurs personnes triées sur le volet, quittent Spa le 1^{er} septembre, sans M. Lebrun ni les maîtres d'études qui rentrent directement à Paris. Le journal du sous-gouverneur d'ailleurs, lorsqu'il apprend qu'il doit à nouveau se séparer de ses élèves, marque une vive émotion tout à fait inhabituelle.

Le voyage du retour, dont l'itinéraire est différent de celui de l'aller, est essentiellement connu par le journal de Louis-Philippe, qui y consacre dix pages couvrant la période du 1^{er} au 16 septembre.

L'étape de Givet

La première étape est celle de Givet où la famille d'Orléans reste du 1^{er} au 3 septembre et où le duc d'Orléans présente enfin officiellement son fils aîné à son régiment de Chartres-Infanterie, conduit par Cyrus de Valence, colonel en second. L'épisode, cette fois officiel, est repris dans les *Mémoires* de Mme de Genlis aussi bien que dans ceux de Louis-Philippe.

L'étape de Sillery⁶⁹

De Givet, le groupe passe à Anzin puis à Rocroi pour honorer la mémoire de l'ancêtre Condé, vainqueur en 1643 de l'infanterie espagnole.

Les voyageurs s'arrêtent ensuite une dizaine de jours au château de Sillery dont avait hérité depuis peu le mari de Mme de Genlis⁷⁰.

L'étape qu'y fait la famille d'Orléans en septembre 1787 marque d'éclatante manière la fortune et la faveur dont jouissaient alors les époux Genlis-Sillery. Louis-

⁶⁷ Peeters (Guy), « Les deux séjours spadois de Madame de Genlis », *op. cit.*, 2006, n° 127, p. 124-127.

⁶⁸ *Mémoires*, t. 1, p. 33-34.

⁶⁹ Dans l'actuel département de la Marne.

⁷⁰ En plus du château, cet héritage lui avait apporté notamment le titre de marquis de Sillery, les vastes terres du domaine et leurs célèbres vignobles.

Philippe termine d'ailleurs son manuscrit par l'inscription « Fin du voyage de Spa et de Sillery », plaçant ces journées au rang des objectifs principaux du voyage.

Dans les *Leçons d'une gouvernante à ses élèves*, écrites en 1791, Mme de Genlis ne s'attarde pas sur les divertissements brillants organisés lors de ce séjour. Dans cet écrit justificatoire, elle s'étend surtout sur les preuves de l'entente qui régnait alors entre elle et la duchesse. C'est aussi très sobrement qu'elle évoquera le séjour de Sillery dans ses *Mémoires*.

C'est dès lors le journal de voyage de Louis-Philippe qui offre le plus de détails sur les superbes fêtes organisées par les châtelains pour l'agrément de la famille princière. Il évoque les différentes formes que prennent à Sillery le théâtre et les divertissements de société qu'affectionnait tant Mme de Genlis. Il mentionne aussi les parties de chasse, les excursions et les visites dans les villes des environs qui émaillent ces dix jours et même le mariage d'un habitant de Sillery auquel assistent sa famille et les Genlis-Sillery. Tous signent comme témoins⁷¹.

Le père de Louis-Philippe regagne Paris le 11 septembre. Sa mère la duchesse, le 13. Le 15, ce sont Mme de Genlis et ses élèves qui quittent Sillery pour le château de Villers-Cotterêts⁷², propriété de la famille d'Orléans, où ils passent la nuit. Ils atteignent Paris le lendemain, le 16 septembre. C'est la fin du voyage.

Quelques jours auparavant, mettant à profit l'impuissance de la France neutralisée par ses difficultés intérieures, l'armée prussienne était entrée aux Pays-Bas. La France avait laissé faire. Le rêve brabançon de la maison d'Orléans s'était évanoui. Au début de la Révolution, le père de Louis-Philippe le reprendra, dans le secret encore, mais cette fois selon un plan orchestré par Louis XVI⁷³.

CONCLUSIONS

Ces journaux et mémoires relatifs à l'été 1787 de la famille princière française sont à replacer dans le contexte politique du voyage, lié aux ambitions brabançonnes du duc d'Orléans, secondé par Mme de Genlis alors au faîte de son influence dans le clan d'Orléans. D'un point de vue pédagogique, ils permettent de saisir, dans toute sa singularité, l'étonnante poursuite d'une éducation princière dans une ville d'eaux. Leur mise en miroir permet d'affiner encore la connaissance de ce séjour de 1787 qui restera unique dans les annales de la famille d'Orléans. À ce titre, le voyage à Spa, qui précède de si peu les drames révolutionnaires, figure bien parmi les événements marquants de la jeunesse de celui qui allait devenir roi des Français en 1830.

⁷¹ Voir figure n° 11 (Illustrations, Carnet IV).

⁷² Dans l'actuel département de l'Aisne.

⁷³ Carton de Wiart (H.), *La Candidature de Philippe d'Orléans à la souveraineté des Provinces Belges en 1789 et 1790, d'après des documents inédits*. Bruxelles, M. Lamertin, 1924, 86 p. (Académie royale de Belgique. Classe des lettres et des sciences morales et politiques, t. 18, fasc. 7).

Table des illustrations

Figure n° 1	<i>Louis-Philippe d'Orléans, roi des Français (1773-1850), à l'âge de quinze ans [en réalité 14] en costume du 14^e Dragons (Dragons de Chartres)</i>	Carnet I
Figure n° 2	Portrait de Charles Gardeur-Lebrun, inspecteur des élèves à l'École polytechnique [après que s'est terminé son rôle auprès des enfants d'Orléans]	Carnet I
Figure n° 3	Portrait de « Stéphanie Félicité Ducrest marquise de Sillery ci-devant comtesse de Genlis : gouvernante des enfants de S.A.S. Monsgr le duc d'Orléans... »	Carnet I
Figure n° 4	Charles Gardeur Lebrun, <i>Journal de l'éducation des princes</i> . Année 1787, [p. 116]	Carnet II
Figure n° 5	Louis-Philippe, <i>Journal du voyage de Spa et de Sillery</i> , [p. 1]	Carnet II
Figure n° 6	<i>Liste des Seigneurs et Dames venus aux eaux minérales de Spa</i> , Liège et Spa, Davrain, 1787	Carnet III
Figure n° 7	<i>Le Vauxhall de Spa</i>	Carnet III
Figure n° 8	Plan de Spa contenant les dimensions géométriques des rues, des promenades, des édifices publics, et de toutes les maisons à loger des étrangers, levé par C. Le Comte, géographe. H. J. Godin, sculpt. Liège et Spa, chez F.J. Desoer, 1780	Carnet III
Figure n° 9	<i>Vue de la Place de Spa et de la fontaine minérale du Pouhon</i> (1762)	Carnet III
Figure n° 10	<i>Fête de la Sauvenière</i> (1787)	Carnet IV
Figure n° 11	Signatures autographes de tous les membres de la famille d'Orléans ainsi que du marquis et de la marquise de Sillery-Genlis	Carnet IV